

## *Je et la mort*

Ouanessa Younsi

Numéro 817, été 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/99105ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Younsi, O. (2022). *Je et la mort*. *Relations*, (817), 11–11.



Photo : François Mellet

*Ouanessa Younsi*

L'auteure est poète et psychiatre

# JE ET LA MORT

**E**n me levant, mes organes sont des fleurs. Je roule des kilomètres pour rejoindre ma fille, mon petit-fils, mon gendre. Une mouche s'écrase sur le pare-brise. Je ne ressens aucune pitié. J'active les essuie-glaces. La mort reste une pensée, une étoile dans le corps.

J'écoute ma respiration, plus fragile depuis un mois. Je n'en ai parlé à personne, car je crois au mensonge, aux dents dans la neige. J'arrive à la maison. J'embrasse mon petit-fils avec un masque. Nous sortons manger une pizza. Je marche moins vite qu'à l'habitude.

Au parc, nous attrapons des vers qui brillent dans le soleil. Je les prends dans ma main. Un liquide visqueux enduit mes doigts. Mon fils connaît la joie, je connais la fatigue.

Je retourne à la maison me reposer de la douleur. Brosse à dents, pyjama, vertige. Dans mon cerveau, les résidus de la chirurgie grésillent. Je cherche le métal dans mon âme, ne trouve qu'un regret couvert d'oliviers. Respirer devient un monstre, une mère sans bras qui m'étouffe. Mes poumons me scrutent, puis s'enfuient tels des voleurs.

Je cherche mon souffle. Entrebâille la porte de l'air. Le Silence entre, se couche dans ma chair. Je me débats. J'enfile mes souliers. Dehors, dehors. De l'oxygène. Les étoiles me picorent, telles des poules jaunes et rouges. Les mots s'effacent dès que je les prononce. Respirer, respirer.

Pas d'air. Pas d'air. Aucune enfance. Je retourne dans la maison. J'appelle ma fille, qui porte le prénom de ma mère. *Ouanessa. Ouanessa.* Ma voix est une bougie qui s'éteint. Ma fille ne m'entend pas crever. Je ne respire plus.

Qu'est-ce que je regrette ? Ma voix.

J'entends ma fille descendre l'escalier. Ou est-ce une ambulance ? Je sens une paume. Une bouche. Une bouche ? Ne subsistent que des ombres. Voilà le Noir, le lent début des images dans l'entrepôt de la mémoire.

Ma naissance. Je tête le sang de ma mère. *Bleu ?* Le visage inconnu de ma mère. *Il est en train de mourir.* Décédée des suites de l'accouchement. On m'a dit : *tu es coupable.* Je l'ai été toute ma vie. Personne ne m'a pris la main. Personne ne me l'a coupée. Je l'ai tranchée moi-même, en immigrant loin de mon pays. Loin de moi.

Qui a tué ma mère ? Je ne peux reconnaître son visage. Ni dans une rue, ni dans un rêve, ni dans mon cœur.

J'entrevois la silhouette de mon père. Policier ou criminel ? Et voici mon grand-père. Il élève ses moutons. Craint toujours les Français. *Grand-papa, enfin je te retrouve.* Et les figues, et les poires cactus. Et les tunnels la nuit pour se cacher de la guerre.

J'ai quatre ans, cinq ans, j'ai tous les ans. Les bombes tels des jouets. Les alarmes comme des cloches. Nous courons dans les couloirs, sous la terre. Nous ne sommes pas encore des animaux. Que des bambins plus nus que les autres, qui lancent des cailloux dans leurs yeux en espérant l'exil.

J'ai dix-sept, dix-huit ans. J'ai tous les ans. Je quitte l'Algérie pour l'Allemagne avec un passeport dont personne ne veut et que j'échange contre une boîte de céréales à Berlin. Je me marie à Saarbrücken. Puis je m'envole pour recommencer mon cœur, pour mettre une croix sur mon nom.

Au Canada, même en regardant l'horizon, je ne revois pas mon pays. Ni ma famille. Et je suis l'Absent aux funérailles de mon père.

Des cailloux brisent toujours mes cornées. Forment des tombes, dents blanches sur la plage. Dans la bouche de Dieu mon pays est une carie.

*Ventolin, nitro.* Je désapprends ma langue maternelle. Je deviens un homme divorcé, seul dans une tour à condos. Ai-je aimé quelqu'un ? Ma grand-mère ? Je ne me rappelle pas son prénom. Mes frères ? Mes sœurs ? Je ne les connais plus.

J'ai vingt-huit, vingt-neuf ans. J'ai tous les ans. Je deviens père de ma fille qui ne parle pas ma langue maternelle. Père de mon fils, qui reproduit mon exil. Est-ce le sang qui commande le départ ?

Ne reste qu'une tendresse offerte à la mort. Voilà, les coléoptères grimpent sur ma nuque.

Qu'est-ce que je regrette ? Mon visage. ■